

LE SABOTIER ET LA FILLE DU ROI

H. POURRAT, Trésor des contes, VII, 235-243.

Il y avait une fois un sabotier à l'entrée d'un village.

Derrière les carreaux de sa boutique, toute la journée, de ses cuillères il creusait les sabots, ou les parait de son couteau paroir. Ainsi poussant la besogne, il chantait gaiement la chanson qui dit que les sabotiers ne font rien de la semaine :

Les sabotiers sont pires que des évêques ...

Et toute la suite des couplets. De sorte que sa voisine riait de l'entendre. Les yeux de cette fille lui devenaient tout doux à voir le brave sabotier si lancé au travail.

Lui s'en était bien avisé. Il se disait même que ce serait une bonne chose d'être marié à cette Guillemette, vive et fraîche comme une griotte. Mais pour monter le ménage, la bourse serait plate!

*N'ai que cinq sous,
Ma mie n'en a que quatre,
Comment ferons
Quand nous nous marierons?*

Ma foi, comme la bourrée le porte : acheter un poêlon, puis aussi une écuelle, une petite marmite, et Dieu aidant, manger joyeusement tous deux.

En ce temps-là, les sabots de noyer se vendaient sept sous la paire; quatre les sabots de fayard.

Un beau matin qu'il chantait sa chanson:

Puis le dimanche ils ont mal à la tête,

une ombre se fait devant ses carreaux. Mon sabotier lève le nez. Une vieille besacière était arrêtée là; tout en guenilles, la pauvre, toute en rides, avec assez de crasse dans ces raies pour y faire des semailles. Elle le regardait ...

Lui, civilement, il porte deux doigts à sa toque de fourrure. Elle, alors, entre en la boutique. Mais ce fut tout traînant, peinant, tant ses pieds sous la poussière du chemin étaient balafrés des cailloux, égratignés des ronces.

« Beau sabotier, salut. Combien me vendrez-vous une paire de sabots ?

- Salut, ma bonne mère. A vous, une paire de sabots je ne la vends pas, je la donne.

- Merci, beau sabotier. En récompense, tenez, prenez ...

Ne vous riez pas de mon cadeau, c'est un noyau de pêche. Ce noyau, vous le planterez dans votre jardin.

- Je l'y planterai, bonne mère, pour l'amour de vous.

- Eh bien, le pêcher qui viendra, en toute saison vous portera du fruit. »

Là-dessus, la vieille lui ayant posé le noyau dans la main, se met en devoir de choisir une paire de sabots à son pied.

Il faut croire qu'elle trouva vite, et que ces sabots lui allaient: qu'ainsi chaussée elle pouvait marcher d'un pas plus vif qu'une jeunesse. Car, lorsque le sabotier eut tourné, retourné ce noyau - un pêcher qui, même en hiver, porterait du fruit!

- relevant le nez, il ne vit plus la personne : elle n'était plus dans la boutique, ni sur la route, ni nulle part ...

Le même soir, dans le coin le meilleur du jardin, au regard du soleil, le garçon planta le noyau - il y avait joint un grain d'avoine, comme font ceux qui savent, pour que le germe sorte mieux.

De fait, le pêcher sortit, poussa à n'y pas croire. Et voyez la merveille : l'année suivante, en plein hiver, il portait sa charge de pêches. Mais des pêches d'un rouge, d'un parfum et d'une eau!... Messieurs de Dieu! Jamais les pareilles ne se virent.

Il se trouva que le roi du pays eut une envie de pêches, C'était un gros gourmand. Plus gourmand qu'un chat de chanoine! L'histoire le rapporte, il mangeait chaque jour quatre fois son dîner : la première en le commandant au cuisinier, la deuxième en allant aux cuisines voir comment on le préparait, la troisième, le dévorant des yeux disposé sur la table; la quatrième enfin, l'attaquant tout de bon. Cette envie de pêches lui étant venue, il ne parlait d'autre chose, ne rêvait d'autre chose.

Mais on était alors entre Noël et les Rois, dans ces douze jours qui marquent, dit-on, le temps qu'il fera aux douze mois de l'année. C'était être loin de juillet, où paraissent les premières pêches. Cependant, pour déraisonnée qu'elle fût, son envie ne passait point au roi.

Certain samedi, comme tous les samedis, il regardait le marché qui se tenait devant le château : ces oies grasses et ces cervelas, ces panerées de noix et de châtaignes ... Il a levé l'épaule, puis il a levé la main, et il a dit, et tout le monde a pu l'entendre :

« Eh bien, ma foi! ma foi de roi! à qui m'apporterait un plein panier de pêches, je donnerais ma fille en mariage! »

Le lendemain dimanche, il ne se parlait d'autre chose dans le pays. Le sabotier venait d'offrir une assiette du fruit de son pêcher à Guillemette. - Entre voisins ne se doit-on pas quelque étrenne? - Il l'avait donc embrassée, joue sur joue, comme la civilité le demande, en ce jour de l'an neuf. Et elle, à cette minute, elle était devenue plus rouge que la joue de ces pêches.

Or, ce pêcher qui portait fruit en fin décembre avait fait bruit dans le village. A la sortie de la messe, ceux qui la veille avaient été au marché devant le château ont entrepris le sabotier.

« Te faut y aller! Te faut y aller! Te faut lui porter tes pêches!

- Il l'a dit. C'est parole de roi. Il ne peut s'en dédire.

Il te donnera sa demoiselle!

- Mais, sa demoiselle, moi, savoir. ..

- Tu n'es pas fou d'être encore là, à tourniquer? Que tu devrais déjà être en route? »

Ils le ramènent chez lui, le forcent à cueillir les pêches. - Les plus belles étaient allées à Guillemette. Mais celles qui restaient étaient assez royales. - Sa tante les range dans un panier, sa cousine les couvre d'une serviette blanche .

« Gendre du roi, pensez! La plus belle place de tout le royaume! »

On lui passe le panier au bras, on le pousse par les épaules. En route, en route pour le château!

Il fait cette route comme en un rêve. Il fallait bien, puisqu'ils le voulaient tous ...

Il se présente au suisse de la porte, au capitaine de la garde, - tout ce qu'il pouvait c'était de soulever un coin de la serviette, de leur montrer les pêches, - il se présente au roi.

Voilà le roi qui ouvre des yeux comme des lunes. Et qui ne peut en croire ses regards.

Mais il a eu du moins à en croire sa langue. Il envoie la main au panier, prend une des pêches, la mange. En mange trois, quatre, une douzaine; puis une autre douzaine; une autre encore.

Pour faire court, il mange tout.

Cela fait, - il avait débouclé sa ceinture, - il se passe la main sur l'estomac, puis, sans trop regarder le sabotier, il tire de sa poche une bourse assez ronde. Il la lui tend.

Le sabotier la prend, - elle était bonne à prendre, - salue le roi, sa toque de fourrure au poing, va pour se retirer.

Sa tante, qui tout ce temps-là était restée derrière lui, avance de deux pas.

« Sire le roi, vous plairait-il de vous rappeler ce que vous avez dit?

- Et qu'ai-je dit? » demanda le roi d'un air sérieux, en se rétablissant dans son trône.

Il s'en souvenait bien. Mais il n'aimait pas le petit monde. Donner sa fille à un garçon de village, cela lui semblait un peu fort.

Cette fille était là, qui ne soufflait mot, la belle demoiselle. - Belle? Il fallait bien qu'elle le fût: robe de velours blanc et coiffure de dentelle, petits souliers de satin à cordons bleus!

« Sire le roi, - et la tante parlait hardiment, en relevant le menton, - vous l'avez dit! Dit que vous donneriez la demoiselle à celui qui en cette morte saison vous apporterait un panier de pêches. Mon neveu a apporté ce panier.

- Et il voudrait ma fille? ... Ai-je vraiment dit? » demanda le roi en passant le regard sur son monde.

Personne ne pipait mot. On entendait voler les mouches. « Ma fille, ma fille ... Je ne me dédis pas, remarque, mon garçon. Seulement, nous voyons bien comme tu es pourvu : tu n'as que deux chemises, n'est-ce pas? L'une au derrière et l'autre à la rivière? Avant de prendre ma fille en mariage, il faut que tu te montres un peu ... Vous, bonne femme, rentrez chez vous. Toi, mon garçon, que sais-tu faire, dis?

- Eh bien, sire le roi, je suis sabotier de mon état, je sais faire des sabots.

- Ni ma fille ni moi, dit le roi, ne portons d'éclots au logis. Que sais-tu faire encore?

- Ma foi, sire le roi, je sais pêcher la truite, en barrant le courant; je sais planter les arbres, en faire un beau verger; puis garder les ouailles, - oui, j'ai été berger de moutons dans les chaumes.

- Nous n'avons pas de moutons à te faire garder, garçon.

Mais ma fille a douze blancs petits lapins. Tu vas les mener paître au pâtis, passé le parc. Garde-les donc. Et ramène-les ce soir sans qu'il en manque un seul. »

Le ministre du roi va lâcher les lapins sur le bord du pâtis.

Sitôt lâchés, bien sûr, ils prennent la poudre d'escampette : l'un côté de soir, l'autre côté de matin; celui-ci d'en haut, vers les roches, celui-là d'en bas, vers la fontaine et son étang.

Le sabotier court d'en bas, d'en haut, de droite, de gauche. Court, grimpe, dévale, va, revient, repart. Jusqu'au moment où il s'arrête sans souffle à la croisée de quatre verts chemins. Et le voilà prêt à jeter, de dépit, sa toque de fourrure à travers le pâtis. « Je passe par le château, je reprends mon panier, et moi aussi je

rentre chez moi. Non, tout de même, il ne sera pas dit. Puisque je suis dans ces affaires avec le roi, je ferai ce qui se pourra faire, jusqu'à n'en plus pouvoir. »

Comme il se mettait dans cette résolution, il voit devant lui ... devinez qui? La vieille besacière à la paire de sabots. Et dans l'instant elle reprend sa figure de fée, plus éclatante que l'aurore.

« Beau sabotier, ne te mets plus en peine des douze blancs petits lapins. Vois-tu cette baguette de coudre? Ce soir, frappe-en trois fois la terre. Les douze lapins se rassembleront. Le roi te demandera beaucoup de choses. Ne t'étonne de rien. Prends la baguette et va toujours. »

Pour ce qui est des lapins, sur le soir, par la vertu de la baguette, il les a rassemblés, il les a ramenés.

Quand le roi et sa fille ont vu le garçon rentrer, poussant devant lui de cette baguette les douze blancs petits lapins, ils ont ouvert des yeux plus grands encore que pour les pêches.

« Oui, oui, fait le roi au bout d'une minute. Avant de sonner les cloches des noces, pourtant, j'aurai à te demander une petite chose encore. A demain, mon garçon. »

Là-dessus, il tourne le dos, et, suivi de sa fille, il s'en va. Dès le matin, il fait reparaître le sabotier devant lui.

« Garçon, je me souviens que tu sais planter les arbres. Aujourd'hui, dé plante mon bois, arraches-en les souches, et puisque j'ai tant de goût pour les fruits, plante-moi là un verger qui en porte à foison, des pêches, des abricots, et pommes, et poires, et prunes! »

Eh bien, soit, donc! Un verger soit, beau grand verger, par la vertu de la baguette! Le sabotier lève le nez, et la baguette sous le bras il va au bois, de l'autre côté du parc.

Là, en un tournemain il déplante, débarrasse, plante, établit, arrange tout. Sur le soir, - il faut le croire comme on le conte, - tout était fait.

Le roi vient avec sa demoiselle, ouvre des yeux, des yeux, des yeux! Il n'en avait pas l'air heureux, ce sire le roi. Le sabotier le démêlait bien, on n'avait qu'une idée en tête : trouver le moyen de ne pas tenir parole.

« Je me souviens, dit le roi le lendemain matin, que tu sais pêcher la truite, et faire des barrages. Enlève les rochers qui sont au haut du bois, égalise le terrain et creuse un beau vivier. j'aime tant le poisson. Ce soir, ma fille et moi, nous viendrons voir la chose. »

Le soir, ils viennent. Et les yeux manquent leur sortir de la tête. Ils ne savaient pas que la baguette avait œuvré. Mais ils voyaient que tout était fait.

« Ha, dit enfin le roi, bon, bien, très bien... Mais, foi de roi, comme le verger ne sera verger que quand il aura du fruit, le vivier ne sera vivier que quand y circulera tout un peuple de poissons, carpes, et tanches, anguilles et perches. J'y veux même deux ou trois brochets pour faire promener les carpes ... »

Le sabotier salue, lève le nez, se recoiffe de sa toque de fourrure. Avec une certaine petite lueur au fond de l'œil. Le jeu lui venait, et la hardiesse. Cette baguette, pardi!

Le lendemain, il va au verger, touche les branches, va au vivier, touche les eaux. Et les branches, par la vertu de la baguette, se mettent à porter beurrées, duchesses ou reines-claude, ou reinettes, bergamotes. Et les eaux se peuplent de carpes, de barbeaux, de chevesnes.

Aux nouvelles qu'avait couru lui donner son ministre, arrive sire le roi. Il se hâtait, la joue rouge, la couronne tout de travers. Et quels yeux il écarquillait! A croire que ces yeux allaient sauter à terre. « Oh, mais alors, se disait-il à part soi, ce garçon doit être sorcier!... Il ne faut pas se jouer à un sorcier! » Ses idées se perdaient.

Il passe l'œil partout: au verger les branches pendaient sous la charge des poires ou pommes, comme la main d'une fille qui revient de la fontaine, de l'autre bras portant sa cruche; au vivier, claquant les ondes dans le soleil, les tanches cabriolaient et les carpes sautaient comme des danseuses de rondeau! Le sabotier, sa toque de fourrure au poing, levait le nez sans regarder le roi.

« Assez, assez! bredouille le roi tout épeuré, j'avais peut-être un peu trop demandé ...

- Sire le roi, qu'à cela ne tienne. »

Le sabotier se coiffe de sa toque, de sa baguette frappe trois fois le sol.

Sur-le-champ, l'ouvrage se défait. Ha, le beau remue-ménage. Le verger redevient bois sauvage, le vivier desséché s'escarpe en rocailles à buissons ...

Tout tremblait et grondait ...

Même le sabotier y était allé trop fort. C'est qu'il ne se souciait plus que de rentrer chez lui : n'y eût-il qu'une écuelle dans son petit ménage, ils y mangeraient la soupe, la voisine Guillemette, sa vraie amie, et lui! Il ne se souciait guère du château qui de ses grosses tours pointant là-bas entraînait en danse; ni de la demoiselle qui venant rejoindre son père, sur le chemin du bois, entraînait en émotion. Et le roi, lui, là, chavirant sur ses pieds, essayait de rattraper son sceptre et sa couronne.

« Assez, assez! Arrête, arrête! Même si tu n'as vaillant que toi et ta chemise, ma fille, je te la donne! »

Mais le garçon ne vivait que pour aller retrouver Guillemette et la boutique.

« Sire le roi, - déjà il tournait les talons, - sire le roi, je vous en remercie : dans mon pays, y en a de plus jolies! »